

Georg Lukács

*Le délire raciste,
ennemi du progrès
humain.*

1943

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács « *Der Rassenwahn als Feind des Menschlichen Fortschritt* ».

Il occupe les pages 115 à 128 du recueil : Georg Lukács, *Schicksalswende*, [Tournants du destin] Aufbau Verlag, Berlin, 1956. Cette édition se caractérise par une absence complète de notes et de références des passages cités. Toutes les notes sont donc du traducteur.

Cet essai était jusqu'à présent inédit en français.

La théorie raciale constitue le cœur de la prétendue « conception national-socialiste du monde », elle est la base idéologique de toutes les atrocités que les nazis ont commises en Allemagne même et dans le reste du monde, en temps de guerre comme en temps de paix. L'important ici n'est absolument pas de savoir si tous les soldats allemands, si l'ensemble de la population civile allemande ont véritablement été pénétrés par la théorie raciale, ou même s'ils la connaissaient en général. En tout cas, de larges couches sont devenues, sciemment ou inconsciemment, les complices actifs ou passifs des atrocités des nazis ; avec la théorie raciale, on a pu avoir l'impression qu'un aussi grand peuple que le peuple allemand, un peuple avec un passé aussi glorieux, s'était avili en une bande de bourreaux, de pillards, de meurtriers et d'incendiaires.

La barbarie nazie est un phénomène sans précédent dans l'histoire de l'humanité. Évidemment, il y a eu à diverses reprises, au cours du progrès inégal et contradictoire de la société, des périodes de sombre réaction. L'humanité a connu à maintes occasions des temps obscurs de régressions cruelles, où l'on se déchaînait de toutes ses forces contre le progrès. On a connu l'oppression et la persécution d'une religion par une autre, d'une classe et de son parti par une autre. Mais tous ces faits tristes et honteux pâlissent devant le nazisme. Il a opprimé et persécuté tout ce qui ne se soumettait pas à lui de manière pleine et entière. Du communisme au catholicisme, toute expression de pensée déviante a été punie en Allemagne par la prison et le camp de concentration, la torture et l'exécution.

Nous voyons combien l'extension et l'élargissement quantitatif de la terreur réactionnaire a entraîné quelque chose de qualitativement nouveau. Un régime réactionnaire qui opprime de la sorte toutes les tendances sociales et idéologiques, qui uniformise la vie dans son ensemble d'une façon aussi réactionnaire et qui s'étend de manière aussi « totale » à toutes les manifestations vitales de l'homme, il n'y en avait encore jamais eu dans l'histoire de l'humanité.

Mais la transformation de la cruauté de la force réactionnaire, par sa quantité, en une qualité nouvelle, s'est également manifestée dans sa technique de mise en œuvre. Les organes de la terreur blanche aux époques antérieures de régression réactionnaire étaient en général des mercenaires, une soldatesque payée et fanatisée, le lumpenprolétariat et la bourgeoisie déclassée. Devant la fureur de la restauration réactionnaire, les larges couches populaires étaient pour la plupart des spectateurs épouvantés et intimidés. Pour ses mesures cruelles d'oppression contre tout progrès humain, le nazisme s'est appuyé quant à lui sur un puissant parti de masse comptant des millions de membres et sur de nombreuses organisations d'aide. La propagande a touché des millions de gens, elle a attiré dans leur champ d'influence des millions de gens dont elle a fait les complices de leurs atrocités : elle a fanatisé et hypnotisé une grande partie du peuple par sa démagogie nationale et sociale, et l'a amenée à participer activement à la terreur réactionnaire. Et une grande partie de ces masses qui ne succombaient pas ou ne succombaient que partiellement à cette hypnose ont été tellement intimidées et désarmées par la suggestion de masse qu'elles ont, non seulement laissé se produire les

atrocités sans protestation, mais y ont même participé. De cette situation singulière, il a pu naître cette idée fautive – malgré tout – qui identifie le nazisme au peuple allemand. Finalement : cette effroyable puissance de masse reposait sur un arbitraire parfait. La « révolution national-socialiste » avait un but tout à fait défini et réactionnaire : elle voulait faire des cercles les plus réactionnaires des impérialistes allemands les seuls maîtres absolus de l'Allemagne et les maîtres du monde entier, à l'aide d'une Allemagne complètement militarisée, et transformer tous les peuples en ilotes robotisés au service des grands propriétaires fonciers et des maîtres de l'industrie d'armement. Mais de cet objectif concret, on ne parle nulle part dans le programme nazi. Ce programme prévu pour les masses et démagogiquement diffusé dans le peuple était au fond une accumulation, une juxtaposition d'exigences et de revendications, qui se contredisaient de façon grotesque. Avec une démagogie de camelot des plus grossières, la propagande promettait à chacun précisément tout ce qu'il souhaitait, avec cette réserve cynique que le pouvoir nazi n'a nulle part et jamais été engagé par de quelconques formulations de programme. C'est ainsi qu'avant la prise du pouvoir, on a promis aux locataires une baisse, et aux propriétaires une hausse des loyers, aux travailleurs une hausse des salaires, et aux capitalistes une baisse des salaires, etc. ; C'est ainsi que la diplomatie allemande a promis à la Hongrie toute la Transylvanie, et aux roumains la rétrocession des territoires de Transylvanie accordés à la Hongrie.

Les contradictions n'ont pas été découvertes par le peuple, ou ne l'ont été que de façon très insuffisante. Poussées par la rude crise de 1929 dans le désespoir et dans une

situation sans issue et sans perspective, les masses populaires ont été placées par la démagogie nationale et sociale des nazis dans une ivresse, dans une hypnose dans laquelle elles ont renoncé à toute critique et espéré un miracle de la « révolution national-socialiste », c'est-à-dire un salut soudain et universel de toutes les difficultés. Cette ivresse de masse a été exploitée par la direction nazie avec le plus grand cynisme. Et le moyen idéologique de cette tromperie de masse toujours changeante dans son contenu, mais toujours identique dans son objectif et sa méthode, c'était précisément la théorie raciale.

La théorie raciale a servi aux nazis à détourner l'aspiration à une renaissance nationale et sociale de la nation allemande vers une doctrine démagogique de domination des allemands sur le monde entier. Selon la théorie raciale, les aryens, et avant tout les germains et parmi ceux-ci avant tout les allemands, sont la race appelée à la domination mondiale, la seule race de haute valeur véritable, celle qui doit régner « naturellement » sur les « mauvais métissages, les bâtardisations médiocres ». Assurément, prêchaient Hitler et Rosenberg, le peuple allemand s'est éloigné, au cours du dix-neuvième siècle, de la voie du développement racial. Son histoire montre des phénomènes, disaient-ils, son État a des institutions, qui ne correspondent pas à l'essence raciale de la germanité, qui ne sont pas « adaptées »¹. (En faisaient partie en premier lieu la démocratie et le socialisme.) Le devoir de la « révolution national-socialiste serait donc de ramener le peuple allemand à la pureté raciale, de lui donner une structure politique et sociale « adaptée », et de

¹ Le mot *arteigen* est l'un des nombreux termes allemands forgés par les nazis. La contrepartie est *artfremd* ou étranger au caractère racial.

rendre ainsi la nation allemande capable de dominer le monde.

La théorie raciale proclame d'un côté que toutes les différences sociales, les classes, etc. ne seraient que des phénomènes superficiels insignifiants, des inventions d'éléments étrangers raciaux² (en premier lieu les juifs) ; elle proclame ensuite que tous les allemands, dans la mesure où ils sont de race pure, forment une nation unie et indivisible. D'un autre côté, elle propage l'affirmation qu'il ne pourrait y avoir aucun accord, aucun compromis entre les races particulières. Tout mélange racial serait dommageable pour la race supérieure. Les races ne pourraient pas coexister pacifiquement ; elles devraient, soit s'anéantir, soit se soumettre les unes aux autres, il ne pourrait y avoir que des relations de maîtres à esclaves.

En vertu de cette théorie raciale, quiconque en Allemagne en contradiction au nazisme, chercherait un renouveau véritable de sa patrie, quiconque ne renoncerait pas passivement à ses droits, serait déclaré un « sous-homme étranger racial », à l'encontre duquel la cruauté sans retenue, l'oppression tyrannique illimitée, serait le seul moyen « adapté » possible.

En vertu de la théorie raciale, tous les peuples ont été considérés comme des objets d'exploitation de l'impérialisme allemand. Dès avant la guerre, tous les peuples non-germaniques avaient été déclarés « races inférieures », dont la vocation « naturelle » ne pouvait être que d'exécuter du travail d'esclave pour la « race des seigneurs ». La pratique de la guerre a ensuite supprimé la différence entre peuples germaniques et non-germaniques.

² *Rassenfremd* : étranger par la race, allogène.

Les danois, hollandais, norvégiens, ont été tout autant opprimés et exploités impitoyablement que les « étrangers raciaux », serbes, tchèques, grecs, ukrainiens, polonais, etc. Naturellement, les peuples opprimés se sont défendus là-contre de différentes manières. À côté de mesures de répression, le fascisme allemand a réagi aussi à cela par la « théorie raciale ». Une circulaire signée par Alfred Rosenberg et Martin Bormann expliquait que les peuples nordiques ne sont pas de précieux Aryens, mais un mélange de peuples, une race abâtardie par des éléments finno-mongols, slaves, gallo-celtiques etc. En conséquence, les allemands seraient à considérer comme les seuls représentants véritables au monde du pur noyau aryen. La théorie raciale se présente maintenant ouvertement et cyniquement comme l'idéologie de la réduction en esclavage de tous les peuples, comme l'idéologie de la suprématie illimitée des allemands.

On voit dès cet exemple avec quel arbitraire cette « théorie » a été transposée dans la pratique. L'arbitraire se trouve dans la nature même de la chose, car l'élément décisif en est, dans chaque cas particulier, la théorie raciale, avec sa mystique. Puisque les peuples non-allemands ont donc vocation, par la « nature », par la « loi » de la race, à servir les allemands, il est complètement indifférent de savoir par quels moyens, que ce soit par la tromperie ou par la pure violence, ils seront amenés à cette vocation « éternelle ». Comme le renouveau du peuple allemand présuppose la pureté raciale de ses membres, le caractère « adapté » de ses institutions, il est à nouveau complètement indifférent de savoir par quels moyens cet objectif sera imposé. Par rapport aux sous-hommes étrangers raciaux, qui « polluent

la pureté et la force de la race germanique », tout moyen est permis ; qui appartient au peuple de race pure, il n'existe pour cela, encore une fois, aucun critère objectif. Les nazis eux-mêmes, – et en premier lieu leur Führer, dont la « figure rédemptrice » incarne la pureté de la race – décident souverainement qui doit être considéré comme de race pure. Par rapport à la voix de pureté de la race, toute remarque de la raison, toute critique sur les actions du « Führer » doit se taire : celui qui ne se soumet pas aveuglément à ses ordres se démasque, par le seul fait qu'il critique, comme un élément de race impure, abâtardi, et il peut donc, « de façon pleinement justifiée », être livré comme hors la loi à la terreur la plus tyrannique.

La théorie de la race culmine ainsi, avec la logique de l'illogisme, dans la mystique entourant la personne du « Führer », Hitler. Pour l'essentiel, la théorie raciale demeure un secret, un mystère, un mythe, peu importe que l'on ait sans cesse essayé de lui donner un fondement pseudo-scientifique, dilettante. Toute résolution, aussi bien sur les questions de principes que même sur des cas particuliers, est une proclamation mystique du « Führer ». Raison et entendement, pour autant qu'ils n'aient pas été avilis au service de la démagogie de la théorie raciale, sont réprouvés et persécutés. La parole d'un individu médiocre comme Hitler (la parole de l'impérialisme allemand sanguinaire et rapace) tranche avec autorité sur toutes les questions, ne tolérant aucune résistance, et donne les mots d'ordre pour chaque action barbare.

C'est ainsi que se concentre, dans la théorie raciale, le fondement « théorique » de la barbarie la plus effroyable que l'humanité ait connue jusqu'à présent. Il est indifférent pour notre exposé que cette théorie raciale,

d'un point de vue scientifique, soit une caricature ridicule. Il est également sans intérêt que, comme croyance répandue par la démagogie, – comme succédané nazi de la religion – elle soit d'une ineptie sans nom. Dans une période qui a été celle de la crise nationale et sociale la plus profonde du peuple allemand, des aigrefins habiles sont parvenus à exploiter démagogiquement le désespoir des plus larges masses et, avec leur aide, à accéder au pouvoir. Aussi absurde que soit le contenu, aussi nulle que soit l'argumentation, aussi cynique qu'en soit l'application, il n'en reste pas moins que nous avons à faire ici à la base idéologique d'une nouvelle irruption barbare dans la civilisation, avec la tentative de détourner l'humanité du chemin qu'elle a parcouru pendant des millénaires, de réduire à néant les résultats d'une lutte millénaire pour la civilisation et la culture. Ce n'est pas simplement de la pratique barbare des nazis qu'il est question ici, mais aussi et surtout de la « théorie » de la barbarie, de la promotion de la barbarie au rang de principe de l'action humaine. C'est pourquoi la théorie raciale est avant tout un ennemi du progrès humain, parce qu'elle entreprend d'écarter fondamentalement et d'éliminer l'égalité en droit des hommes et des peuples.

Le combat contre le nazisme est de ce fait un combat pour la liberté et l'égalité en droit des hommes et des peuples. Par la théorie raciale et sa transposition dans la pratique, les conquêtes les plus importantes que l'humanité s'est acquises par des millénaires de combat se trouvent menacés.

Personne ne voudra soutenir que dans la plupart des sociétés actuelles, il existe une égalité en droit véritable et parfaite. Mais quelle que soit la manière dont on juge les

faits actuels, il n'y a plus de débat au sein de l'humanité civilisée à propos de l'égalité en droit des hommes et des peuples. Il y a eu et il y a des controverses sur la façon d'interpréter ce principe, ce qu'il faut entendre par là, et ces différences d'opinion font partie des forces les plus importantes qui, intellectuellement, font aujourd'hui avancer les choses. Il n'y a que les nazis pour vouloir faire tourner à l'envers la roue de l'évolution, et édictent comme loi suprême une inégalité fondamentale, une contestation de principe de l'égalité en droit entre les hommes et les peuples.

Évidemment, ceci n'a pas été la seule tentative de la réaction de s'opposer au progrès de l'humanité. Dans l'histoire des tentatives de restauration réussies ou ratées, on découvrira toujours un trait commun. À chaque fois en effet que l'humanité, par suite de grands combats, a gravi un échelon de plus dans l'égalité en droit des hommes et des peuples, la réaction a essayé d'empêcher ce mouvement de progrès, de l'annuler, et de remettre en vigueur l'inégalité archaïque. Pensons à l'idéologie et à la pratique de la restauration après la grande Révolution française. Son aspiration visait à remplacer les bases sociales de la société bourgeoise, – créée par les combats pour la liberté des peuples anglais, américain et français au dix-septième et dix-huitième siècle – par une remise en place des stratifications féodales en ordres. Nous savons que ces tentatives, en dépit de succès politiques momentanés, ont échoué lamentablement quant à l'évolution économique et sociale.

Ce n'est pas un hasard que ce sursaut de la réaction ait suivi la grande Révolution française (et la déclaration d'indépendance des États-Unis). Car dans ces révolutions,

les bases politiques et juridiques de la société bourgeoise moderne, de la culture et de la civilisation modernes ont été posées : l'égalité devant la loi, l'égalité des droits politiques et des devoirs, l'égalité en droit des peuples. Avec cette proclamation des droits de l'homme, l'humanité a fait un pas décisif en avant, qui a déterminé le caractère de toute la période à venir, dans la dimension comme dans les limites, dans les aspects positifs comme dans les aspects négatifs de ces principes fondamentaux.

Aussi radical qu'ait pu être ce tournant dans l'histoire de l'humanité, il n'est pourtant que le point culminant de tendances sociales et idéologiques millénaires, de rêves millénaires des meilleurs représentants de l'humanité. Il n'existe pas de peuple où, sous une forme quelconque, la légende de l'âge d'or ne soit pas restée vivante ; le souvenir de l'humanité d'un état d'égalité complète, qu'elle avait autrefois, mais qu'elle a perdu au cours de l'évolution. Depuis les recherches fondamentales de Bachofen³ et de Morgan⁴, nous savons que cette légende a des bases historiques. Mais nous savons également que la perte de ce paradis de l'enfance de l'humanité n'a pas été un péché mythique, comme cela a été décrit dans les légendes ; mais la nécessité d'airain du développement historique. Nous savons que les états d'inégalité la plus criante des droits entre les hommes ont été des étapes nécessaires de l'évolution de l'humanité jusqu'à présent.

La nécessité historique n'est cependant jamais un fatalisme aveugle. Et les meilleurs et les plus grands

³ Johann Jakob Bachofen, (1815- 1887), juriste, philologue et sociologue suisse, théoricien du matriarcat.

⁴ Lewis Henry Morgan (1818-1881), anthropologue américain. Engels s'appuie largement sur ses travaux dans *l'origine de la famille, de la propriété privée, et de l'État*. Éditions Sociales, Paris, 1962.

penseurs ont toujours, au nom de l'avenir de l'humanité, élevé une contradiction à l'inégalité existant à leur époque, quelle qu'ait été sa nécessité économique et sociale. L'antiquité reposait, par nécessité économique, sur une stricte séparation inégale entre hommes libres et esclaves ; entre grecs et barbares, romains et barbares, s'élevaient de hautes barrières. Mais nous trouvons déjà chez Hérodote la tentative sérieuse d'approfondir la spécificité des peuples étrangers et d'apprendre d'eux. Et à partir de là, il y a une tendance ascendante, qui passe par les tragiques jusqu'aux stoïciens et Épicure, jusqu'aux sectes à mystères de la fin de l'antiquité : une lutte pour surmonter intellectuellement les limites sociales de sa société propre, pour reconnaître les esclaves comme des êtres humains intrinsèquement égaux en droits, pour comprendre les peuples barbares, pour effacer intellectuellement l'inégalité entre les hommes.

Il n'est pas possible ici de décrire, même sous forme d'esquisse, ce combat plein de péripéties entre progrès et réaction, entre liberté et oppression, entre égalité en droit et inégalité. L'histoire de l'humanité, de la pensée humaine, l'évolution de la culture des sentiments a essentiellement ce combat comme contenu.

L'enthousiasme avec lequel l'humanité progressiste et civilisée a salué, à l'échelle internationale, la grande Révolution française, cette « splendide aurore », comme l'appelait Hegel, reposait au plus profond sur le sentiment que l'humanisme avait dans cette circonstance précise gagné une de ses batailles décisives. Née de cette expérience, la philosophie de l'histoire de Hegel y voit le critère du progrès dans l'évolution de l'humanité. Le sens de l'histoire signifie pour un Hegel la conquête de la

liberté pour l'humanité. Sa périodisation se structure en fonction des étapes successives de cette lutte : en conséquence, la civilisation orientale est l'époque où seul le despote oriental est libre ; l'antiquité est la période de la liberté pour quelques uns ; les temps modernes se caractérisent, tendanciellement, dans le fait que tous sont libres.

Pour Hegel, le problème de l'égalité en droit de tous les hommes est si décisif qu'il fait irruption dans les raisonnements les plus abstraits de sa théorie de la connaissance et de sa logique. Sa critique de la philosophie de Schelling, qui ne confère la méthode de connaissance de la vérité, l'« intuition intellectuelle », qu'à quelques élus, aux génies philosophiques, part de ce point de vue. Hegel trouve révoltant d'admettre que la connaissance de la vérité ne soit pas possible à chaque être humain. Savoir si chacun est en mesure de s'élever concrètement par son travail à ce degré de culture intellectuelle dépend naturellement, selon Hegel, de circonstances externes et internes. Mais la possibilité pour cela, chacun la possède, chacun doit la posséder. Et il illustre son raisonnement par l'exemple caractéristique que si tout homme ne peut pas être empereur ou maréchal, la possibilité de devenir empereur ou maréchal ne devrait cependant être refusée à personne.

Cet esprit parcourt la littérature progressiste qui est apparue immédiatement sous l'influence de la révolution française de 1789. Nous nous contenterons de renvoyer à un aspect typique où s'exprime, sous une forme poétique, l'expérience profonde de cette égalité et de cette égalité en droit de tous les hommes : à la représentation de grandes figures plébéiennes qui ont surgi des profondeurs du

peuple sans abandonner ni intellectuellement, ni dans la culture qu'ils montrent, le niveau de leurs origines, et qui se révèlent, parce qu'ils se sentent des être humains et moraux, des caractères exemplaires, supérieurs. Dès avant la révolution, Goethe a créé une figure de ce genre avec le personnage de Klärchen⁵ : l'être le plus rempli de courage et d'abnégation dans ce drame de la révolution des Pays-Bas, qui, avec une nécessité organique, a pu apparaître à Egmont mourant comme le génie de la liberté. Et avec sa Dorothee,⁶ avec sa Philine (*les années d'apprentissage de Wilhelm Meister*), Goethe poursuit de manière conséquente et courageuse, sous l'influence de la Révolution française, cette ligne d'évolution. Quelques décennies plus tard, Walter Scott, avec sa Jeanie Dean (*Le Cœur du Midlothian*) crée l'exemplaire le plus significatif de ce type de personnages, une simple jeune fille de la campagne qui, avec son honnêteté morale inébranlable, avec son authenticité humaine et son courage, démontre victorieusement la supériorité des forces populaires plébéiennes sur tous les cercles culturellement haut-placés de la société.

La conception qu'a Goethe de la littérature universelle est pareillement un produit de cette période. Elle repose sur le sentiment et le savoir que la poésie de chaque peuple, si elle est authentique et cela suffit, est totalement égale en

⁵ Personnage d'*Egmont*. Dans ce drame (1787), Goethe retrace la lutte du comte d'Egmont (1522-1568), célèbre homme de guerre hollandais, contre l'envahisseur espagnol, personnifié par le despotique duc d'Albe. Menacé d'arrestation, Egmont refuse de fuir devant la menace et de renoncer à son idéal de liberté. Emprisonné, abandonné par la lâcheté de son peuple, il est condamné à mort malgré les efforts désespérés de son amante Klärchen, qui se suicide devant son échec.

⁶ Goethe, *Hermann et Dorothee*, poème en neuf chants racontant une idylle au temps de la Révolution française.

valeur et en droit à celle des autres, qu'une culture véritablement humaine ne peut naître que des contacts réciproques des poésies nationales, des influences réciproques des cultures des différentes nations, de la compétition culturelle pacifique entre des peuples égaux en droit. La littérature universelle de Goethe englobe donc le monde entier, d'Homère et Ḥāfīz⁷ à Balzac et Stendhal, de la Bible considérée comme production poétique jusqu'aux chants populaires serbes ou grecs modernes et jusqu'aux débuts de la littérature tchèque.

Les grands écrivains de cette époque transcendent dans leur œuvre les préjugés du chauvinisme étroit, les préventions religieuses et raciales qui ont érigé des murs séparant les hommes et les peuples. Il suffit de mentionner ici *l'Ivanhoé* de Walter Scott. Son contenu n'est pas seulement la transgression des barrières qui séparent les normands et les saxons en Angleterre. Son personnage le plus intéressant et le plus marquant est bien davantage la juive Rebecca, dont l'humanisme simple et constant se maintient dans le monde obscur des préjugés médiévaux, même devant le bûcher, et qui se dresse comme l'annonciatrice d'une nouvelle époque d'égalité intrinsèque en droit des hommes et des peuples.

Ce fut une « splendide aurore », mais le jour qui a suivi fut rempli de peines et de combats. La grande Révolution française a comblé une aspiration séculaire des meilleurs représentants de l'humanité, mais comme toute réalisation au cours de toute l'histoire jusqu'ici, elle a pris dans la réalité un aspect différent de celui qui était passionnément

⁷ Khādje Shams al-Dīn Muḥammad, (~1320--~1389), dit Ḥāfīz (« celui qui connaît le Coran par cœur »), est l'une des plus brillantes figures de la poésie lyrique persane.

attendu. Ses précurseurs intellectuels directs, les Lumières, en espérait la réalisation du règne de la Raison. Mais il apparut « *que ce règne de la raison n'était rien d'autre que le règne idéalisé de la bourgeoisie* » (Engels)⁸. La chute des barrières féodales, l'élimination de l'inégalité féodale, l'établissement de l'égalité démocratique bourgeoise des droits et des devoirs, l'égalité et l'égalité en droit des hommes dans l'État, devant la loi, dévoilent nécessairement l'inégalité inabolie des hommes dans leurs relations économiques et sociales. Oui, les forces productives libérées par les grandes révolutions reproduisent précisément cette inégalité à un niveau plus élevé, plus dévoilé, plus grossier, plus cruel, que dans les sociétés antérieures.

De là la déception profonde chez les meilleurs esprits du monde, et les plus nobles. Cette déception, la réaction a pu l'exploiter pour une victoire temporaire, pour une domination temporaire. De cette déception ont aussi découlé pourtant les tendances ascendantes les plus importantes du dix-neuvième siècle dans la pensée, en politique et en art. Cette déception est le point de départ, dans le vécu et dans la pensée, des systèmes des grands utopistes, de Saint-Simon, Fourier, Owen. Cette déception, la confrontation avec elle, les tentatives pour la surmonter, constituent le problème séculaire central de la grande littérature du dix-neuvième siècle. L'œuvre de Balzac part de ces questions, tout comme la création de Dickens. Et encore un demi-siècle plus tard, nous trouvons au centre de l'œuvre de Tolstoï le débat autour de la question de savoir comment, sur ces bases économiques, politiques, et culturelles qui ont pour l'essentielles créées été pour nous

⁸ Friedrich Engels, *Anti-Dühring*, Éditions Sociales, Paris, 1963, page 50.

par la Révolution française et ses conséquences, pourrait naître une véritable égalité, une véritable égalité en droit des êtres humains.

Cette inégalité réelle qui est apparue au cours du développement économique, le jeune Disraeli l'a définie avec une grande acuité en disant que, au fond, le peuple anglais se compose de deux nations, celle des riches et celle des pauvres. Et Anatole France, longtemps avant de devenir socialiste, exprime sa déception et son insatisfaction dans l'aphorisme amer selon lequel « *la majestueuse égalité des lois interdit aux riches comme aux pauvres de coucher sous les ponts* ».

Une déception analogue a été ressentie à propos de l'égalité en droit des peuples. L'allemand Anacharsis Cloots⁹ a salué avec enthousiasme la Révolution française comme le début d'une réunion fraternelle de tous les peuples. Mais très vite pourtant commença la transformation des guerres révolutionnaires qui, à l'origine, avaient été des guerres de défense du progrès nouveau contre la réaction absolutiste féodale coalisée, en guerres de conquête. Ces conquêtes, particulièrement dans la période de Napoléon, ont eu pour leur part comme conséquence l'éveil des peuples à une vie nationale moderne, certes sous forme de combats très intenses contre le conquérant, et ces combats se sont pour leur part transformés à leur tour en conquête et en oppression de peuples étrangers. C'est ainsi qu'à la suite de la grande Révolution française naît en Europe la nouvelle vie nationale, l'éveil progressif des peuples à la libération

⁹ Jean-Baptiste Cloots, dit Anacharsis, né en 1755 et guillotiné le 27/03/1794. Ardent révolutionnaire prussien, francophile et athée militant, naturalisé français.

nationale par eux-mêmes, à une vie nationale autonome à tous égards. Mais cet éveil a eu aussi comme résultat décevant que la libération d'un des peuples incluait toujours la soumission et le démembrement d'un autre (annexion de l'Alsace-Lorraine lors de la fondation de l'unité nationale allemande en 1871).

Toutes ces contradictions ont conduit à une crise des idées de 1789. Et ceci d'autant plus que le dépassement économique et social de ces contradictions a pris, avec le socialisme, une forme politique, sociale et idéale claire. Les défenseurs des idées de 1789 devaient désormais, non seulement se dresser contre les tentatives de restauration de la vieille inégalité précapitaliste, mais ils se trouvaient en même temps sur la défensive par rapport à la nouvelle forme, plus évoluée, de l'égalité en droit économique, sociale et culturelle des hommes et des peuples. L'histoire de ces luttes est l'histoire du dix-neuvième et du vingtième siècle.

Dans une crise profonde, l'humanité cherche toujours les issues les plus diverses. Mais les issues peuvent mener aussi bien vers l'avant que vers arrière. Et pour éviter tout malentendu, il faut dire clairement ici qu'à notre avis, le chemin vers l'avant n'est pas obligatoirement toujours et directement la voie vers le socialisme. Les tentatives pour développer, porter à un niveau plus élevé, perfectionner les idées de la grande Révolution française, conduisent aussi vers l'avant et n'ont en aucune façon aujourd'hui perdu de leur actualité.

Dans les luttes intellectuelles du dix-neuvième siècle, la tendance à la restauration de l'inégalité précapitaliste disparaît peu à peu. Elle se trouve dans une opposition trop crue aux faits de la vie sociale pour conserver plus

longtemps son efficacité. Mais les tentatives pour éliminer par la pensée les contradictions et les oppositions de l'économie, de la structure sociale de la société capitaliste, alors que l'on construit un système harmonieux en dehors de l'économie aujourd'hui dominante, sont également vaines, elles échouent devant les contradictions réellement existantes dans les faits. Le plus grand théoricien de l'économie capitaliste, David Ricardo, a admis sans réserve, avec l'honnêteté totale du grand penseur, cette erreur de l'harmonisation qu'il avait commise dans son débat avec Sismondi. Il prétendait à l'origine que lorsque les machines « libéraient » des travailleurs, l'élan de la production visé les ramenait nécessairement dans la production de sorte que l'harmonie de l'offre et de la demande sur le marché du travail soit rétablie. Il a admis qu'il s'était trompé.

Les oppositions, les contradictions internes de la société capitaliste ne doivent donc pas être dissimulées. Mais la critique de l'inégalité réelle peut très facilement, même si elle est percutante en tant que critique, se transformer en une tendance réactionnaire : précisément si le rejet de l'inégalité existante ne débouche pas sur l'exigence d'une égalité d'un type plus évolué, mais dégénère en une critique de l'égalité en droit en général, si, de l'examen critique des problèmes du progrès, de l'humanisation de l'humanité, il découle son rejet en général. Les penseurs de ce genre partent du sentiment, de l'expérience vécue, que l'état actuel de la société n'est pas adapté à la nature humaine (à savoir qu'il ne correspond pas aux exigences qui découlent de cet état de la société, de ses acquis, limites, et contradictions), et ils recherchent donc une inégalité « naturelle ».

Toute pensée de ce genre, – aussi spirituelle, voire même tout à fait géniale soit-elle – est réactionnaire dans son noyau le plus profond, car elle s’oppose à la logique progressiste de l’histoire humaine. C’est ainsi que la critique de Carlyle de la société capitaliste en Angleterre se transforme en une tendance réactionnaire de restauration particulière du Moyen-âge. C’est ainsi que chez Sorel, la critique de la démocratie moderne, le doute à l’égard des conceptions du progrès en vigueur jusqu’alors, souvent vulgarisées, devient le vecteur de tendances réactionnaires. C’est ainsi que la philosophie de Nietzsche de la race supérieure et de la race inférieure, de l’aristocratie comme état « naturel », du renversement de la décadence (c’est-à-dire chez Nietzsche : de la démocratie moderne, du ressentiment populaire), du surhomme comme sens du développement de l’humanité, etc. est dans son essence réactionnaire.

Toutes ces théories réactionnaires ont généré beaucoup de confusion, tout particulièrement parmi l’intelligentsia, elles en ont conduit de nombreux, qui visaient à servir le progrès, sur des fausses routes, mais elles ont surtout laissé des parties précieuses de l’intelligentsia intellectuellement sans défense contre la réaction. Mais tout cela n’avait cependant pas pu arrêter le mouvement du progrès. Car jusqu’à nos jours, les idées réactionnaires à la nouvelle mode se présentaient la plupart du temps contre les progressistes dans une compétition pacifique des idées. Il suffit de penser aux duels oraux et scripturaux entre Chesterton et Shaw¹⁰ qui se sont étendus sur des

¹⁰ Gilbert Keith Chesterton (1874-1936), écrivain anglais, journaliste, poète, biographe, apologiste du christianisme. George Bernard Shaw (1856-1950) essayiste, scénariste, dramaturge irlandais, acerbe et provocateur, pacifiste et anticonformiste

décennies. Et quand des tendances réactionnaires prônant l'inégalité prenaient une forme organisationnelle définie, ce n'était là qu'un jeu apparemment innocent de petits groupes, comme par exemple le cercle aristocratique fermé de George¹¹. De la même façon, les conceptions raciales de l'histoire et de la culture chez les disciples de Nietzsche, ou, indépendamment de lui, chez Gobineau, Chamberlain, Adolf Bartels¹² etc. ne pouvaient provoquer directement de confusion réactionnaire politiquement efficace que dans des cercles relativement restreints.

C'est au nazisme seul qu'il fut réservé, par sa pratique barbare, de faire sortir dans la rue, hors des salons d'intellectuels, les idées concentrées de la réaction, d'en faire la base de la forme de domination, de la politique intérieure et extérieure d'un État puissant. (Il a eu naturellement ces précurseurs, certes beaucoup plus mesurés : les « cent noirs » de la Russie tsariste, le mouvement antisémite de Lueger¹³ dans l'ancienne Autriche, etc.). Tout ce que la réaction européenne a compilé dans les grandes crises séculaires depuis la Révolution française, toutes les idées désespérées, confuses d'hommes déconcertés, sont devenus dans le

¹¹ Stefan George, (1868-1933) poète et traducteur allemand, adepte d'un esthétisme aristocratique. Il fut influencé par Nietzsche. Sa poésie, formelle par le style, lyrique par la tonalité et souvent mystérieuse par la langue, peut être rattachée au mouvement symboliste. Il réunit autour de lui un cercle littéraire dont la devise est « l'art pour l'art ».

¹² Adolf Bartels (1862-1945) poète, écrivain, éditeur, journaliste, historien de la littérature et théoricien politique allemand. Appartenant au courant de pensée *völkisch*, il est connu comme un des inspirateurs de l'antisémitisme national-socialiste.

¹³ Karl Lueger, (1844-1910), personnalité politique autrichienne du XIX^e siècle. Il fut maire de Vienne de 1897 à 1910. Son antisémitisme politique a inspiré le jeune Adolf Hitler.

nazisme la démagogie la plus vile d'une horde barbare monolithique. La technique la plus moderne, les acquis les plus évolués de la civilisation technique, de la publicité américaine aux blindés et aux avions, ont été requis et mis en œuvre par lui pour l'anéantissement de la culture et de la civilisation.

Le cœur idéologique de cette barbarie organisée sur la base des acquis les plus évolués de la technique moderne est la théorie raciale. Elle récuse tous les résultats essentiels du développement culturel de l'humanité jusqu'à présent, et surtout l'égalité en droit des hommes et des peuples conquise par des combats millénaires. Selon la théorie raciale, seul l'homme aryen germanique a droit à la vie (et nous savons que l'arbitraire de la clique du Führer détermine quel homme et quel peuple peut être considéré comme aryen valable).

La morale de la théorie raciale, le « tout est permis » à l'égard des étrangers raciaux, est le déchaînement et même la mobilisation de tous les instincts barbares, qui sommeillent encore chez de nombreux hommes, mais qui, comprimés sous le règne de la civilisation, rééduqués, avaient été aiguillés vers des voies civilisées. Tout ceci a été libéré par le nazisme et promu au rang de vertu suprême. Il aurait, s'il avait vaincu, renvoyé l'humanité en arrière, au niveau de civilisation du cannibalisme, un cannibalisme il est vrai, ce qui n'aurait en rien amélioré les choses, qui se sert des techniques modernes d'anéantissement.

Mais le nazisme n'anéantit pas seulement les hommes et les peuples qu'il combat, il est un ennemi tout aussi dangereux de ceux qui le suivent volontairement ou contraints par la terreur. La morale de la théorie raciale, la

morale selon laquelle tout est permis à l'encontre de l'adversaire, a exercé une profonde décomposition morale dans le peuple allemand. Dans l'antiquité aussi, les peuples étaient séparés les uns des autres, mais la situation d'absence de droits, l'arbitraire inhumain était déjà surmonté par la règle juridique du *jus gentium*¹⁴. Le Moyen-âge aussi connaissait une oppression cruelle de certains ordres, mais à cette oppression même, certaines limites et règles étaient fixées par la loi et la coutume. Même dans la coexistence de castes orientales séparées très sévèrement entre elles, il y avait grâce aux mœurs, aux prescriptions religieuses, un système défini de droits et de devoirs. Le nazisme est le seul phénomène en son genre de barbarie parfaite : d'un côté des droits illimités pour un petit groupe de seigneurs, de l'autre des millions et des millions d'esclaves sans droits. Ainsi, – et c'est là le phénomène plus paradoxal de l'histoire – il a fait du peuple allemand qu'il a pour l'essentiel totalement réduit en esclavage et avili en outil docile de la terreur hitlérienne, une armée de sbires et de bourreaux contre les hommes qui pensaient autrement en Allemagne même, et contre les peuples épris de liberté en dehors de l'Allemagne.

Il est compréhensible que tout le monde civilisé ait dû se lever contre cette barbarie organisée et systématique. Le front uni de tous les hommes et peuples épris de liberté contre le nazisme est de ce fait une profonde nécessité historique pour le sauvetage de la civilisation humaine.

On peut être totalement irréligieux, et même être un athée militant, et on peut malgré cela admirer la résistance

¹⁴ *Jus gentium*, locution latine désignant le droit des gens, c'est-à-dire le droit public en opposition au droit civil.

héroïque des catholiques allemands et des chrétiens de l'église confessante¹⁵ au régime de terreur barbare de Hitler, la soutenir, et y voir une défense de la culture humaine. Lorsque les catholiques et les chrétiens protestants de l'église confessante protestent au nom de leur religion contre la théorie raciale, quand ils professent que devant Dieu, il n'y a pas de différences de races, que devant Dieu, toutes les âmes, peu importe à quelle race elles appartiennent, ont la même valeur, c'est là la voix du progrès par rapport au nazisme. Le communiste athée et le catholique croyant ou le chrétien de l'église confessante peuvent combattre celui-ci en commun sur la base de la conviction la plus profonde. Ils se différencient les uns des autres par le fait qu'ils défendent contre la barbarie des étapes différentes du progrès de l'humanité, que des degrés historiques différents de l'élaboration de l'égalité en droit des hommes et des peuples leurs sont chers – et cela peut déterminer dans d'autres contextes des oppositions très profondes –, mais comme opposants du nazisme et de sa théorie raciale, les deux luttent pour l'égalité en droit, contre l'inégalité de principe.

Le nazisme, avec sa théorie raciale, signifie l'anéantissement de toute civilisation et culture humaine. Il doit être anéanti, car sa simple existence menacerait sans cesse tous les hommes et les peuples épris de liberté ; avec son anéantissement, et seulement par son anéantissement, le monde peut retrouver le chemin de la civilisation, et ce n'est qu'après cet anéantissement que l'on pourra en discuter, et on le fera, la valeur historique, les possibilités

¹⁵ L'Église confessante (*Bekennende Kirche*) fut un mouvement protestant opposé au nazisme et à la mise en place d'une Église protestante du Reich.

de développement, les orientations de développement. Mais cet anéantissement est la condition préalable pour tout : elle est le salut du futur, le salut des hommes et des peuples opprimés ; il est aussi le salut du peuple allemand de son abaissement politique et moral le plus profond.

